PIERRE SUROUST

GROS BOCHES
ET
PETITS FRANÇAIS

TRAGI-COMÉDIE EN TROIS ACTES
Enfants et Jeunes Gens



NIORT
H. BOULORD, LIBRAIRE-EDITEUR
15, Place du Temple

GROS BOCHES ET PETITS FRANÇAIS

PIERRE SUROUST

GROS BOCHES

ET

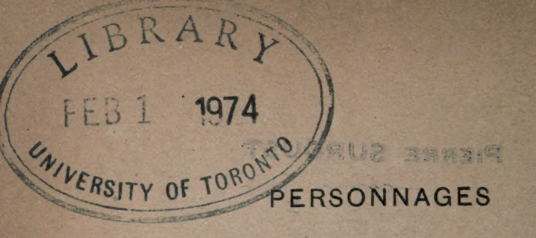
PETITS FRANÇAIS

TRAGI-COMÉDIE EN TROIS ACTES

Enfants et Jeunes Gens



NIORT
H. BOULORD, LIBRAIRE-EDITEUR
15, Place du Temple



PERSONNAGES

Henri MARQUÉ (16 ans environ).
Louis GÉRARD, soldat évadé.
François MARQUÉ (père de Henri), évadé.
YWAN, un petit Belge.
Pierre et Jean MORICE, deux frères, 14 et 9 ans.
JACQUES (15 ans).
MARCEL (14 ans).
ANDRÉ, un petit, et six autres figurants.
Un Sous-Officier allemand.
Un Soldat, le Gardien.
Deux Soldats allemands.

La scène représente une salle sombre, à l'aspect de prison. Porte au fond ou à droite. Sur le parquet, vieille paille à demi-perdue. Au mur, une planche avec étagère.

GROS BOCHES ET PETITS FRANÇAIS

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, Ywan, un petit Belge d'une dizaine d'années, mal habillé, maigre, se tient tristement assis par terre, à une place choisie, de façon à ce que l'on puisse entrer sans l'apercevoir, le mieux derrière la porte lorsqu'elle s'ouvre.

SCÈNE PREMIÈRE

H. MARQUÉ, YWAN

HENRI MARQUÉ, *entrant avec un demi-pain, très noir, sans voir l'autre garçon*

Ouf ! Je n'en peux plus ! *(Il met le pain sur l'étagère, et cause en s'étirant.)* Quelle journée ! Seize heures de suite à porter des sacs de charbon, sans repos ! Si, un quart d'heure pour manger un morceau de mauvais pain ! Avec ça, des coups, quand on n'a plus assez de force pour soulever les sacs ! *(Avec colère.)* Ah ! les brutes ! les sales Boches !... Mais à quoi bon ! Ça ne sert de rien de se plaindre ou de se mettre en colère... Allons ! Il ne faut pas que je tarde à faire le partage de ce morceau de pain ; les camarades vont arriver dans une minute, et les côtes bien

basses, eux aussi ! Elles ont eu le temps de leur baisser depuis ce matin !

(Il prend le pain et le flaire.)

Il sent le moisi plus que d'habitude encore, aujourd'hui. Ça n'a pas plus l'air de pain qu'une pierre ; si, du pain kaka !!

(Tout en parlant, il a pris son couteau et a coupé un morceau. Pendant ce temps, le petit Belge s'est levé et s'est avancé timidement de son côté. Henri l'aperçoit, le prend d'abord pour un de ses compagnons :)

Tiens ! tu es là, toi ? Déjà arrivé ? Comment ça ? Exempt de corvée ?

(Ywan, étonné, ne répond pas, hausse les épaules.)

HENRI, *se rapprochant*

Mais je ne te reconnais pas. Montre ta figure. On dirait... Mais je n'ai jamais vu ta tête !

YWAN, *timide*

Je viens d'arriver.

HENRI

Ah ! Tu es des nouveaux arrivés. *(Tristement.)* Un nouveau compagnon de misère !... D'où viens-tu ?

(Ywan se cache pour pleurer en silence.)

HENRI, *avec sympathie*

Tu pleures, mon petit ami ? Ah ! je comprends ! Moi aussi, j'ai pleuré souvent, depuis deux ans ! Mais je ne pleure plus ; je ne peux plus *(Avec éner-*

gie) et je ne veux plus ! *(Avec insinuation.)* Ecoute ! Puisque nous sommes des compagnons de souffrance, parle-moi comme à un ami, comme à un frère ; aie confiance ; je ne suis pas un Boche, moi ; je suis Français ; toi aussi, sans doute, tu viens de France ?

YWAN, *rassuré*

Non ; de Belgique.

HENRI

Tu es Belge ?

YWAN

Oui.

HENRI

Belge ou Français, c'est la même chose ; nous sommes frères... Il y a longtemps que tu as quitté la Belgique ?

YWAN

Je ne sais pas bien ; un peu plus d'un mois, peut-être. Les Allemands sont entrés une nuit chez nous ; ils nous ont emmenés, maman, ma petite sœur et moi, bien loin... *(Il est très ému et s'arrête.)*

HENRI

Et où sont ta maman et ta sœur ?

YWAN

Je ne sais pas ; dès le lendemain, on nous a séparés ; maman et ma sœur ont été emmenées d'un côté et moi de l'autre, et depuis... *(Il pleure.)*

HENRI

Ah ! les brutes ! les misérables ! *(Il baisse la voix.)* Mais j'ai tort de crier ainsi ; ils peuvent m'entendre... *(A Ywan.)* Ne pleure pas, mon petit ami ; comment t'appelles-tu ?

YWAN

Ywan.

HENRI

Eh bien ! mon petit Ywan, si tu veux, je serai pour toi un grand frère ; tu peux compter sur moi ; je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider, te soulager ; les petits Français sont très gentils, tu verras. Et puis, il ne faut pas s'en faire, on les aura ! comme disent les prisonniers qui travaillent près de nous. Et alors !!! Tu as faim ?

YWAN

Oh ! oui !

HENRI

Tiens ! prends ce morceau de pain Il n'est guère bon ; mais c'est tout ce qu'on nous donne... *(Il lui présente un petit morceau.)* Tu en auras d'autre, tout à l'heure ; j'irai en chercher pour toi. Il faut maintenant que je partage le reste en dix morceaux.

YWAN, *mangeant, le regarde, et après quelques instants*

Il y a longtemps que tu es ici, toi ?

HENRI

Non, trois mois... *(Il compte les morceaux qu'il a*

coupés et mis sur l'étagère.) Un, deux, trois, quatre, cinq...

YWAN

Pourquoi fais-tu ça ?

HENRI

Pourquoi je compte ces morceaux de pain ?... Pour les distribuer aux camarades qui vont arriver tout à l'heure.

YWAN

D'où viennent-ils ?

HENRI, *continuant à couper le pain*

Ils viennent du travail, mon petit Ywan. Tiens ! c'est vrai, je ne t'ai pas expliqué... Nous sommes une centaine, à peu près, presque tous Français, obligés de travailler dans une grande usine. Nous sommes divisés en équipes d'une dizaine et on nous emploie à toutes sortes de travaux ; mon équipe est occupée depuis plusieurs jours à trier du charbon et à le transporter dans des sacs.

YWAN

Ça doit être fatigant.

HENRI

Ah ! oui. C'est dur ! Et s'il n'y avait que ça ! Mais !!... On n'a presque pas à manger, et malgré ça il faut travailler jusqu'à seize heures par jour, sans cesser. Depuis quinze jours, deux de mes petits camarades sont tombés malades et plusieurs autres sont très fatigués. Et puis, tu vois, c'est ici qu'on couche, sur cette mauvaise paille à moitié pourrie.

Heureusement, le gardien de notre équipe, un vieux soldat, est assez brave homme ; il ne nous maltraite pas trop ; il n'a qu'un défaut, et il est bien boche de ce côté-là : c'est qu'il se remplit de bière tous les soirs, comme un tonneau, et alors, il faut marcher droit ; sans quoi, gare les coups, la « schlag » ; tu sais ce que c'est, sans doute ?

YWAN

Oh ! oui ! J'en ai reçu des coups, depuis un mois ; les soldats qui nous conduisaient étaient de vraies brutes.

HENRI

Tu dis bien, Ywan, de vraies brutes ; ils le sont presque tous ; ils sont sans pitié ! Il semble même que beaucoup d'entre eux trouvent plaisir à torturer de faibles enfants comme toi. Il y en a quatre ou cinq parmi ceux qui nous surveillent à l'usine qui sont encore pires que les autres ; il y a une chose, surtout, qui les rend furieux ; c'est quand ils surprennent l'un de nous à pleurer ; alors ils deviennent comme des bêtes féroces. Notre gardien n'aime pas voir pleurer, lui non plus ; ça le rend de mauvaise humeur. Pour être bien avec lui, il faut montrer bonne figure, ne pas être triste, lui dire des blagues, « à la française » ; il sait un peu le français ; c'est comme ça que je suis arrivé à être en bons termes avec lui : je suis son « homme de confiance », comme on dirait chez nous. Tu ne seras pas trop malheureux avec nous, c'est-à-dire tu le seras moins que bien d'autres. Mais il faut du courage, mon petit Ywan ; il en faut beaucoup. *(Il coupe un morceau de pain.)*

YWAN

Je ne pourrai pas m'empêcher de pleurer, moi ; j'ai beau essayer, je souffre trop, quand je pense à maman, à ma petite sœur... et puis à papa, que je n'ai pas vu depuis si longtemps...

HENRI

Où est-il, ton papa ?

YWAN

Je ne sais pas ; il est parti dès le premier jour de la guerre, et maman n'a jamais reçu de nouvelles : elle pleurait souvent. *(Il pleure silencieusement.)*

HENRI

Il est en France, ton papa, mon petit Ywan. *(Il lui passe le bras sur les épaules.)* Il est avec les soldats français. *(Avec énergie.)* Ils en font voir de rudes aux Boches, depuis quelque temps ; je l'ai appris par un prisonnier que j'ai rencontré lorsqu'il s'évadait. Les Boches sont perdus ; c'est, avant longtemps, la victoire pour nous, et tu verras ton papa ; nous reverrons nos papas, car moi aussi, j'ai le mien à la guerre. C'est un brave soldat ; le tien aussi, sans doute... Et quand il sauront ce que vous nous faites souffrir, misérables Boches, vous apprendrez comment les papas des petits Français savent venger leurs enfants !

YWAN

Le mien est peut-être mort, il y a trois ans...

HENRI

Mais non, il ne faut pas penser à ça ; pas d'idées

noires, mon petit Ywan ; chasse le cafard ; c'est une mauvaise bête, pire que les Boches encore, celle-là ! Tue-le et on les aura !

(A ce moment, bruit de pas...)

Tiens ! les voici qui arrivent ; et je n'ai pas fini de partager le pain. Voyons, j'ai six morceaux de coupés. *(Il compte sur l'étagère.)* Encore quatre ; ça va... Tiens, prend ce morceau et mets-le à côté des autres *(Il en coupe un)*, ça ira plus vite... Un autre...

(Pendant ce temps, les autres apparaissent, noirs, mal habillés, et entrent sous l'œil du gardien, portant fusil.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GARDIEN, LES AUTRES ENFANTS

LE GARDIEN, *avec un accent allemand très marqué*

Ranchez-fous ! (1) (pour : rangez-vous).

(Ils se mettent sur un rang, sur un côté de la scène. — Il aperçoit Iwan et demande à Henri :)

Quel est ce garçon ?

HENRI

Un petit Belge que j'ai trouvé en arrivant ici ; une nouvelle recrue pour l'équipe, sans doute.

(1) Toutes les paroles de ce rôle et des autres allemands écrites dans le texte en bon français, devront être prononcées avec l'accent allemand plus ou moins nuancé.

LE GARDIEN, *à Iwan*

Qui a dit à toi ici venir ?

YWAN

Un soldat ; il m'a dit d'attendre ici.

LE GARDIEN

Je comprends ; un de plus. Range-toi là. *(Il le pousse au bout du rang.)*

HENRI, *intervenant*

Voulez-vous me permettre d'aller chercher un morceau de pain pour lui ? Je n'ai que dix morceaux et nous sommes onze.

LE GARDIEN

Coupe un en deux.

HENRI

Ça ne suffira pas ; il a faim, le petit ; la moitié d'un morceau, ça ne compte pas.

LE GARDIEN

Tais-toi !

HENRI

Eh bien ! alors, je lui donnerai le mien ; je m'en passerai.

LE GARDIEN, *étonné*

Ah ! *(Calmé.)* Va chercher un, alors ; mais avant, donne à eux les morceaux. *(Il désigne les autres, en rang.)*

(Henri fait la distribution.)

LE GARDIEN

Mangez vite... j'ai soif... *(Il va de long en large. — Le petit Belge, sans pain, se met subitement à pleurer ; il se cache la tête de ses mains. — Le gardien va à lui et durement :)*
Il est défendu de pleurer !... Tu entends ? *(Il le menace de la crosse de son fusil. Iwan se calme.)*

HENRI, *arrivant avec un morceau de pain*

Tiens, Iwan, mange. *(Plus bas.)*. Ne pleure pas, surtout.

LE GARDIEN, *à Henri*

Tu expliqueras, toi, à ce Belge qu'il est défendu de pleurer.

HENRI

Entendu, je lui dirai. S'il a pleuré, c'est qu'il avait faim ; voyez, c'est fini.

(Un petit, placé en vue, tient son morceau sans manger. Henri le voit au moment où il prend sa première bouchée.)

Eh bien ! André, tu n'as pas d'appétit ?

(Le petit fait signe que non.)

HENRI

Montre ton bras. *(Il le lui saisit d'une main et de l'autre lui touche le front. Il dit au gardien :)* Il a la fièvre.

LE GARDIEN

Ça ne me regarde pas !

HENRI

Vous permettez de le conduire à la salle des malades ?

LE GARDIEN

Pas ce soir ; pas le temps ; demain.

HENRI

Demain ? Mais il faudrait dès ce soir ! Il sera plus mal demain. *(Le petit s'affaisse.)*

LE GARDIEN

Tant pis ! *(Au petit, avec dureté.)* Debout ! toi ; et mange.

(Henri l'aide à se lever et lui dit quelques mots à l'oreille, la main passée autour de son cou.

A ce moment, paraissent sur le seuil deux autres garçons, pâles, poussés vivement par un sous-officier boche, tenant un papier à la main.)

SCÈNE III

LES MÊMES, UN SOUS-OFFICIER

(Le sous-officier compte en allemand, et presque bas, ceux qui sont déjà arrivés : « Ein, zwei... », *puis ajoute les deux nouveaux au groupe ; il donne un papier au gardien et dit aux enfants, avec sévérité :)*

Je vous avertis que si vous tentez de vous échapper, à partir d'aujourd'hui, ceux qui resteront seront

fusillés tout de suite. Vous devez répondre à l'appel à toute heure du jour et de la nuit. *(Il sort.)*

(Les enfants se regardent et chuchotent entre eux. Henri, qui est devant, à part, a haussé les épaules, sans être vu par le gardien.)

SCÈNE IV

LE GARDIEN, LES ENFANTS

LE GARDIEN

Il est défendu de parler ; mangez vite et couchez-vous.

HENRI

Permettez d'aller leur chercher du pain.

LE GARDIEN

Non.

HENRI

Ils n'ont rien...

LE GARDIEN

Trop tard.

HENRI

Mais...

LE GARDIEN, *menaçant*

Silence !

(Henri casse alors un morceau de son pain, qu'il donne aux deux qui n'ont rien ; un autre, Le-

grand, en fait autant, puis divers autres... Le gardien les regarde en les laissant faire, étonné par cet acte de bonté. Puis il regarde sa montre et soudain leur crie :)

Couchez-vous ! *(Ils s'allongent ; le petit Belge se place près de Henri.)*

LE GARDIEN, *à deux du groupe, en les poussant du pied*

Plus loin de la porte !... Là... Les nouveaux arrivés ici, à l'extrémité. *(Deux se lèvent et vont à l'endroit indiqué. Iwan n'a pas bougé.)* Et l'autre ?

HENRI

Le voici, à côté de moi.

LE GARDIEN

Bon. Dormez... Vous avez entendu ; si vous vous échappez, vous serez fusillés. *(Rires étouffés.)*

HENRI

Entendu ; soyez tranquilles. Vous nous retrouverez tous ici demain matin. *(Ironique.)* Moi je consens à être fusillé, si je m'échappe !

LE GARDIEN

Plus un mot ! *(Il sort et verrouille la porte.)*

SCÈNE V

H. MARQUE, YWAN, LES ENFANTS

(Au bout de quelques instants, Henri se lève sans bruit et va se mettre sur pied.)

YWAN, *à mi-voix, en levant la tête*

Où vas-tu ?

HENRI

Tiens ! Tu ne dors pas, toi ?

YWAN

Je commençais ; mais tu m'as réveillé.

HENRI

Dors tranquille ; tu as besoin de repos.

YWAN

Et toi ?

HENRI

Oh ! moi, ne t'occupe pas ; deux ou trois heures me suffiront. *(Il se dresse.)*

YWAN, *plus haut*

Tu ne restes pas ici ?

HENRI

Ne crie pas si fort, tu vas réveiller les camarades ; recouche-toi et laisse-moi faire... ou plutôt écoute, car après tout, il vaut mieux que tu saches. Je vais sortir...

YWAN

Sortir ?... Pour aller où ?... Pour te sauver ?

HENRI

Non, non, pas ça ; laisse-moi terminer et ne dis rien. Mes camarades savent tout et n'en dorment pas

plus mal, tu vois. Voici : tous les huit jours, ou mieux toutes les huit nuits, je sors d'ici sans que les Boches en sachent rien et je m'en vais à quelques kilomètres d'ici, dans un petit bois, où je rencontre des prisonniers qui s'évadent. Il y a deux mois que je le fais et j'en ai déjà vu un certain nombre qui doivent maintenant être en France. Quand, entre nous, nous parlerons des aventures de « Fidèle », tu sauras qu'il s'agit de moi ; c'est mon nom de guerre. Tu as compris ?... Tu vois que tu n'as rien à craindre, si je sors... Dans trois heures je serai de retour, et je pense bien trouver plusieurs évadés. Je leur porte du pain et leur indique la direction...

YWAN

Mais pourquoi n'essayerions-nous pas de nous sauver avec eux ?

HENRI

Impossible.

YWAN

Pourquoi ?

HENRI

Nous sommes trop nombreux et la plupart trop faibles pour tenter une évasion. Impossible de nous échapper tous ensemble, et tu sais, si les uns partaient, les autres seraient exposés à être fusillés par les Boches ; le sous-officier l'a encore dit ce soir. Tu as entendu ?

YWAN

Tu crois qu'ils le feraient ?

HENRI

Ils sont capables de tout... Mais je perds du temps à bavarder avec toi ; je pars ; dans trois heures, je serai de retour.

YWAN

Comment fais-tu pour sortir ?

HENRI, *ayant pris sous la paille, dans un coin, un paquet contenant du pain*

J'ai une clef ; je t'expliquerai plus tard comment je l'ai eue. Tiens-toi tranquille maintenant ; je vais me préparer à sortir sans faire de bruit. Plus un mot...

YWAN, *avec inquiétude*

J'ai peur que tu ne reviennes pas ; veux-tu que j'aille avec toi ?

HENRI

Ah ! tu n'es pas raisonnable ; tu as tort de ne pas avoir confiance en moi. Tu dois comprendre que ce n'est pas possible de venir avec moi.

(A ce moment, bruit de clef dans la serrure.)

HENRI, *se recouchant vivement*

Dors...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE GARDIEN

LE GARDIEN, *rentrant, le pas fléchissant*

J'ai entendu parler, ici... Vous ne dormez donc pas ? *(Il bredouille un peu plus que d'habitude.)* Personne

ne bouge ! J'ai dû me tromper... *(Il prend dans sa poche une lampe électrique avec laquelle il les regarde. Il s'approche de Henri et lui frôle le pied.)*

HENRI

Aïe !

LE GARDIEN

Ah ! Tu ne dors pas, toi ?... C'est toi qui parlais !

HENRI

Mais c'est vous qui m'avez réveillé ; vous m'avez marché sur le pied.

LE GARDIEN

Marché sur le pied ; ça t'empêche, ça ?

HENRI

Dame, je pense bien ; vous m'avez fait mal !

LE GARDIEN

J'ai entendu parler, tout à l'heure, derrière la porte...

HENRI

C'est que vos oreilles ont tinté.

LE GARDIEN

Quoi ? Mes oreilles, elles ont fait quoi ?

HENRI

Elles ont tinté.

LE GARDIEN

Je comprends pas...

HENRI

C'est pourtant bien simple ; c'est comme lorsque vous rêvez : vous avez cru entendre. Vos oreilles ont rêvé.

LE GARDIEN

Ah ! les oreilles rêvent ?

HENRI

Bien sûr ! Ça arrive surtout quand on boit de la bière !

LE GARDIEN

Ah ! c'est donc ça, car j'en ai bu plein mon « stomach », ce soir, à la brasserie.

HENRI

Voyez, je vous disais bien.

LE GARDIEN

Je comprends... je comprends... Couche-toi... dors.

(Il compte les enfants, en boche : « Ein, zwei... ». *A mi-voix, en soulignant d'un geste ivre :)*

Trois de plus... trois de plus...

(Il se dirige vers la porte, d'un pas mal assuré, se retourne :) Dormez... moi aussi, je vais dormir... Je suis fa... ti... fatigué !!)

(Il sort.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* LE GARDIEN

(On entend son pas lourd s'éloigner. — Ywan lève la tête.)

HENRI

Ne parle pas. *(Il se lève lui-même, cherche.)*

(A part.) Où donc mon paquet est-il tombé ? Ah ! voici !... J'ai eu une fameuse veine. Un peu plus, je tombais dans la gueule du loup. Maintenant, allons-y ; pas de temps à perdre.

YWAN

Tu ne vas plus sortir ? Tu vois, c'est imprudent.

HENRI

Au contraire ; je n'ai plus rien à craindre. Tu as entendu ? Il va cuver sa bière dans son lit : il en a jusqu'à demain matin.

YWAN

Il va revenir encore, peut-être.

HENRI

Non, non ; il ne le fait jamais. S'il est revenu ce soir, c'est pour nous compter, à cause des nouveaux. Désormais, plus rien à craindre... Plus un mot ; je me prépare. Dors tranquille.

YWAN

Je ne pourrai pas.

HENRI

A bientôt. *(Il s'approche de la porte, introduit sans bruit la clef dans la serrure, ouvre lentement, sans bruit, regarde, guette un instant à l'extérieur, et sort en refermant la porte.)*

RIDEAU

ACTE II

La scène représente un coin de bois assez sombre, par une nuit demi-claire.

Un soldat français, reconnaissable à sa mauvaise capote usagée, apparaît, avançant d'un pas hésitant ; il a la tête couverte d'une casquette déformée.

SCÈNE PREMIÈRE

L. GÉRARD

Personne !... *(Il regarde l'heure à sa montre.)* Dix heures ! Encore huit heures jusqu'au jour... Je ne dois plus être loin de la frontière... une vingtaine de kilomètres, sans doute. J'ai largement le temps. Il est vrai que je n'irai pas si vite ; il faudra de la prudence, car le danger devient plus grand. Et puis, je n'ai plus autant de forces. Il y a douze heures que j'ai mangé mon dernier morceau de pain ! J'ai grand faim ! *(Il regarde de tous côtés.)* C'est étrange ; personne ne vient. On m'a bien dit pourtant qu'à dix heures, un enfant venait ici porter des aliments aux évadés et leur montrer la route à suivre... Ne me

serais-je pas trompé ? On m'a dit : « A la lisière sud de ce bois, au croisement de deux sentiers, près d'un gros chêne, le plus gros de tous ceux de ce côté. » C'est bien cela : voilà le gros chêne *(Il le montre sur un côté de la coulisse où il se voit ou est supposé s'apercevoir en arrière)* et voici le croisement des deux sentiers... A moins qu'il n'y ait un autre endroit avec un plus gros chêne ! C'est possible ; je n'ai pas parcouru toute la lisière ; il faut que je jette un coup d'œil de ce côté. *(Il s'éloigne à droite, avec précautions.)*

SCÈNE II

HENRI MARQUÉ

(Bientôt apparaît Henri, haletant, les joues et les mains en sang, portant un paquet. Il regarde :)

Personne ! Je suis en avant, sans doute ; je n'ai pas perdu de temps ; j'ai marché vite. *(Il s'aperçoit qu'il saigne.)*

Tiens ! du sang ! Je me suis déchiré les mains. Ce doit être en tombant dans un trou, tout à l'heure, sous un fourré. *(Il se touche la figure.)* La figure aussi ? Pas de veine ! Je me suis arrangé ! On va se demander où j'ai attrapé ça ! Tant pis ! je me tirerai d'affaire en inventant une histoire... *(Avec humour.)* Et aux camarades, je pourrais dire : Blessure pour la France !... Je vais attendre ici. Il doit être à peu près dix heures, d'après le temps que j'ai mis à venir. C'est l'heure convenue pour la rencontre des évadés... Ouvrons l'œil, et le bon ! Je me poste

près de ce buisson ; je verrai sans être vu ; c'est ce qu'il faut. Quand j'en apercevrai un, je me montrerai. *(Il se dirige du côté opposé à celui du soldat. Il fait un faux pas et son paquet tombe ; plusieurs morceaux de pain s'éparpillent sur le sol.)* Maladroit que je suis ! *(Il recueille les morceaux.)* J'ai faim ; ça me creuse l'estomac de voir ce pain-là... *(Il regarde un morceau)* mais il n'est pas pour moi ; les évadés en ont plus besoin que moi ; j'aurai faim jusqu'à demain matin. *(Il se porte à gauche, derrière un buisson (ou un arbre) peint sur une coulisse.)*

SCÈNE III

H. MARQUÉ, GÉRARD

(Un instant après, reparaît le soldat, avançant, l'œil aux aguets.)

L. GÉRARD

Ça ne peut être qu'ici ; pas de gros chêne ailleurs sur la lisière... J'ai cru entendre du bruit de ce côté, tout à l'heure... Quelqu'un a dû passer. *(Il regarde dans une autre direction que celle de Henri, et à un moment lui tourne presque le dos. Henri avance la tête, observe.)*

HENRI

C'est un soldat français ; je le vois aux pans de sa capote... Je vais faire du bruit pour attirer son attention. *(Il tousse. — Le soldat sursaute, se retourne, voit Henri, qui lui dit à mi-voix :* Fidèle !)

L. GÉRARD

Fidèle ! Brave garçon ! *(Ils vont l'un vers l'autre. Henri lui tend la main. Le soldat l'embrasse avec effusion.)* C'est héroïque ce que tu fais là ! Tu nous sauves la vie !

HENRI, *sans faire attention*

De quel camp arrivez-vous ?

L. GÉRARD

De Hanovre.

HENRI

Si loin ! Vous devez être fatigué ?

L. GÉRARD

Oui. J'ai faim.

HENRI

Voici du pain... plusieurs morceaux. Vous êtes seul à passer de votre camp ?

L. GÉRARD

Non ; nous sommes deux. Un autre me suit à quelque distance. Les évasions deviennent plus difficiles ; l'éveil est donné. Sur tout le parcours, les Boches surveillent dur, et j'ai plusieurs choses à te communiquer à ce sujet.

HENRI

Prenez d'abord ce pain et mangez un peu. *(Il prend un morceau.)*

L. GÉRARD

Je parle d'abord ; le temps est précieux ; je mangerai en route.

HENRI

Ici, en face de cet arbre (ou de ce buisson) : nous serons plus en sûreté. *(Ils vont sur un côté de la scène.)*

L. GÉRARD

Voici. Il est à craindre que notre piste ne soit découverte, si elle ne l'est déjà. Il y a dix jours, la veille de mon départ, on nous a tous interrogés, et par les questions posées, nous avons cru deviner que les Boches sont au courant de ce qui se passe ici et sur tout le parcours. Ils savent que les évasions sont favorisées par des déportés comme toi.

HENRI

C'est sans doute pour cela que la discipline est devenue plus sévère pour nous. On nous laisse moins de liberté depuis une quinzaine.

L. GÉRARD

Probablement. Nous avons appris aussi qu'un décret a paru pour empêcher le rapprochement des prisonniers et des déportés ; on a menacé de mort les personnes, même les enfants, qui chercheraient à parler aux prisonniers.

HENRI

Ils ne sont pas assez malins pour me pincer.

L. GÉRARD

J'espère bien, mon brave. *(Il s'interromp brusquement, croyant avoir entendu du bruit.)*

HENRI

Qu'avez-vous ?

L. GÉRARD

Tu n'as rien entendu ?

HENRI

Non. *(Ils écoutent un instant.)*

L. GÉRARD

Je me suis trompé. Je continue : Par prudence, il a été décidé dans nos camps, comme dans plusieurs autres, d'où plusieurs camarades nous sont arrivés. de surseoir aux évasions, au moins pendant trois semaines. Mon compagnon et moi sommes partis les derniers, pour le dire à tous les postes de la route. Donc, ne reviens pas ici avant trois semaines.

HENRI

Entendu !

L. GÉRARD

Voici maintenant une bonne nouvelle : tu la communiqueras à tes camarades. J'ai reçu de France, il y a quinze jours, une lettre secrète soigneusement dissimulée dans un colis ; elle me vient d'un frère en permission. Il m'écrit que nous sommes presque à la veille de la victoire !

HENRI

Vraiment ?

L. GÉRARD

Il me l'affirme. L'offensive française se continue avec succès ; dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours, ce sera pour nous la délivrance... et pour nous la vengeance !

HENRI

Quel bonheur ! Revoir maman... papa ! *(Avec émotion triste.)* S'ils sont encore en vie !

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN SOLDAT ALLEMAND

(A ce moment, bruit de voix boches : « Heilen : aïlen . — *On entend des bruits de pas assez proches. Louis et Henri se sont précipités à droite, derrière un fourré, séparément. — Un soldat boche paraît à l'arrière-scène, en armes, traverse la scène au pas de patrouille, jetant des coups d'œil de divers côtés, et disparaît sans avoir aperçu les deux autres personnages.)*

SCÈNE V

H. MARQUÉ, GÉRARD

(Henri et l'évadé avancent la tête ; ils sont séparés par une coulisse.)

L. GÉRARD

C'est un fantassin boche ?

HENRI

Oui. Il fait partie d'une patrouille qui a passé le long de la lisière. Elle fait une ronde contre les évadés, sans doute.

L. GÉRARD

De quel côté se dirigent-ils ?

HENRI

Je crois qu'ils retournent à leur campement ; je les ai entendu dire : « Hâtons-nous ! », tout à l'heure. Ils viennent du côté où nous devons nous diriger. Vous avez de la chance de n'être pas parti plus tôt.

L. GÉRARD

En effet. *(Ils se lèvent peu à peu et se trouvent bientôt debout sur un côté de la scène.)*

HENRI

C'est ennuyeux que votre camarade ne soit pas arrivé ; il peut être surpris. L'attendez-vous ici ?

L. GÉRARD

C'est convenu.

HENRI

Pour gagner du temps, voulez-vous que je vous explique quelle direction suivre ? Vous serez plus vite prêt à partir.

L. GÉRARD

Oui, c'est une bonne idée.

HENRI

Avant, prenez ce morceau de pain ; ça fera deux ; il m'en reste pour l'autre. *(Il le lui donne ; le soldat le met dans sa poche.)* Et maintenant, écoutez-moi. Vous allez suivre la route qui borde la lisière ; longez-la par les champs, à gauche. *(On entend tousser, au lointain, dans la coulisse.)*

L. GÉRARD

C'est lui. Un instant ; je siffle.

HENRI

Attention ! Vous pouvez vous trahir !

L. GÉRARD

Non, nous savons y faire. *(Il siffle entre les dents, très discrètement. Un même coup de sifflet répond.)*

L. GÉRARD

Il a entendu ; le voici.

(Un homme paraît, tombant de fatigue.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANÇOIS MARQUÉ

L. GÉRARD, *lui tendant la main*

Eh bien ! ça va, François ? Pas de mauvaises rencontres ?

FRANÇOIS

Non ; mais je suis à bout de forces ! *(Il porte la main à la poitrine).* Mes soufflets faiblissent de plus en plus.

L. GÉRARD

Voici Fidèle qui nous attendait. *(Il le présente.)*

FRANÇOIS

Brave petit Français ! *(Ils se serrent la main.)*

L. GÉRARD

Il nous apporte du pain...

FRANÇOIS, *essoufflé*

Ah ! bon ! J'ai faim !

HENRI

Voici du pain. *(Il lui présente un morceau.)*

FRANÇOIS

Merci !

L. GÉRARD

Il a commencé à m'expliquer la direction à suivre. Il va continuer tout de suite et nous allons nous remettre en route ; il faut faire vite : les parages sont mauvais. Nous venons de voir passer une patrouille qui a failli nous tomber dessus !

FRANÇOIS

Ah ! *(Il grignote du pain.)* Sommes-nous encore loin de la frontière ?

HENRI

Une douzaine de kilomètres. Vous suivrez par les champs la route qui longe la lisière ; à quatre kilomètres environ, vous vous écarterez de la route, sur la gauche, pour éviter un village qu'elle traverse ; vous inclinerez ensuite à droite ; vous gravirez une colline boisée en marchant vers le sud... Tenez, regardez par ici. *(Il se déplace.)*

FRANÇOIS, *à part*

Mais oui !... je ne me trompe pas !... C'est bien lui !

HENRI

Dans cette direction ; avec de bons yeux, on voit la colline s'infléchir un peu. C'est vers ce point que vous devez marcher ; mais avant d'y arriver, à trois kilomètres de distance environ, inclinez à droite, pour éviter un poste qu'on y a placé, il y a huit jours, m'a-t-on dit. Revenez ensuite sur votre gauche : vous longerez une muraille de rochers, et il ne vous restera que quelques centaines de mètres pour atteindre la frontière de Suisse. Une fois arrivés là, vous serez sauvés. Il n'y a pas de soldats allemands à la frontière même. C'est tout.

FRANÇOIS, *brusquement, lui mettant la main sur l'épaule*

Comment t'appelles-tu ? Ton vrai nom ? N'est-ce pas Henri ?

HENRI

Si, Henri Marqué.

FRANÇOIS

Mon enfant ! *(Il le prend dans ses bras.)* Tu ne me reconnais pas ? Je suis ton père ! Mon pauvre petit Henri !

HENRI

Papa !... *(Quelques instants de silence.)*

HENRI

Comme tu as changé, papa ! Je ne t'aurais pas reconnu avec ta barbe.

FRANÇOIS

Et toi, comme tu as grandi !

HENRI

Tu n'as plus ta voix claire d'autrefois, non plus !

FRANÇOIS

Hélas ! *(Il met la main sur sa poitrine, comme pour montrer qu'il est malade.)* Mais toi, comment te trouves-tu ici ?... Explique-moi... Et ta maman ? où est-elle ?

HENRI, *avec des larmes dans la voix*

Maman ! Pauvre maman ! Je ne sais pas ce qu'elle est devenue !

FRANÇOIS

Depuis quand ne l'as-tu pas vue ?

HENRI

Il y a deux ans bientôt. En août 1916, les Boches nous ont évacués. Nous avons été emmenés en Alle-

magne et on nous a séparés de nos mères, mes camarades et moi...

FRANÇOIS, *indigné*

Les criminels ! les sauvages !... Et depuis, tu n'as rien su ?

HENRI

Rien.

FRANÇOIS

Misérables !... *(Il crispe les poings)* Et toi, où es-tu ? que fais-tu ? Tu es libre ?

HENRI

Non, papa. Je suis attaché à une usine, située en pleine campagne, à trois kilomètres d'ici ; j'y travaille avec une centaine de petits Français.

FRANÇOIS

Mais comment te trouves-tu ici ?

HENRI

C'est que j'ai trouvé un moyen de tromper facilement la surveillance des Boches ; j'ai soustrait une clef qui ouvre la porte de l'appartement où nous dormons ; et comme on ne m'a pas découvert, j'ai pu sortir la nuit, quand tout le monde dort, sauf une sentinelle facile à éviter.

L. GÉRARD

François, tu peux être fier d'avoir un pareil fils ! *(Ils lui sourient.)*

HENRI

J'ai confié la chose à un prisonnier français occupé à travailler avec nous ; il m'a dit que je pouvais être utile aux prisonniers qui tentaient l'évasion. Il avait sur lui tout un itinéraire, qu'il avait apporté d'un camp où il se trouvait, il y a six mois ; il m'a appris que beaucoup d'évadés suivaient cette piste-ci ; j'ai fait la reconnaissance de l'endroit, un jour que nous sommes venus en corvée de bois ici même. Au bout de quelque temps, plusieurs prisonniers m'avaient renseigné sur tout et depuis deux mois, je viens ici comme ce soir.

L. GÉRARD

C'est héroïque, ça, mon garçon.

FRANÇOIS, *l'embrassant*

Mon brave petit Henri !

HENRI

Oh ! papa ! C'est tout simple ; je sors de la cellule sans que personne des Boches s'en doute ; je viens ici, je ravitaille les prisonniers évadés et trois heures après, je suis de retour pour répondre à l'appel du matin.

FRANÇOIS

Mais tu n'as pas peur ? C'est dangereux pour toi. Tu t'exposes à la mort.

HENRI

Non, papa ; je suis prudent, et si, malgré tout, je cours quelques risques, les services que je rends en valent la peine. Et tu vois, ça m'a donné l'occasion de te rencontrer...

FRANÇOIS

Et à moi de te retrouver, mon petit Henri ! Quelle joie Dieu m'envoie aujourd'hui ! Je ne t'avais pas vu depuis quatre ans ! Je ne savais même pas si tu étais encore en vie ; les Boches en ont tué tant d'autres !

L. GÉRARD

Pardonne-moi, François, de t'interrompre. N'oublie pas que le temps passe et nous ne sommes pas hors de danger.

FRANÇOIS

C'est vrai : tu as raison, Louis... Je ne savais plus : la joie m'étourdit... Nous allons continuer ; nous avons un bon guide, maintenant, n'est-ce pas mon petit Henri ? *(Il lui passe le bras sur l'épaule.)* Comment marche-t-on ? Qui prend la tête ?

L. GÉRARD

Va devant, toi, François, c'est ton tour ; ton fils te suivra, et moi après.

HENRI

Mais... je ne peux pas...

FRANÇOIS

Que dis-tu ? Tu ne peux pas ? Pourquoi ? Aussi bien que nous, tu n'as donc jamais pensé à t'évader ?

HENRI

Si, papa ; mais je ne pouvais pas facilement : c'était trop dangereux...

FRANÇOIS, *l'interrompant*

Avec nous, tu n'as rien à craindre ; nous venons de faire des centaines de kilomètres sans être surpris ; nous avons l'œil et de la chance. Le danger est peu de chose pour nous...

HENRI, *l'interrompant*

Ce n'est pas cela qui m'arrête, papa. Je voudrais bien... je n'ai pas peur d'être surpris en évasion, mais...

FRANÇOIS

Mais ?... Qu'est-ce qui t'arrête donc ?

HENRI, *résolument*

Je ne peux pas m'évader, papa, ce serait trahir mes camarades.

FRANÇOIS

Trahir tes camarades ? Comment ? Que veux-tu dire ?

HENRI

C'est que si l'un de nous s'évade, si moi, par exemple, je m'enfuis avec vous, les autres seront fusillés !

FRANÇOIS

Fusillés !

HENRI

Oui, fusillés ! papa... Un sous-officier est venu hier soir encore nous le redire.

FRANÇOIS

Ce n'est que pous vous effrayer. Tes camarades sont innocents de ton évasion. On ne fusille pas des enfants comme des oiseaux que l'on chasse, voyons ! Ils vous en menacent uniquement pour vous terrifier, pour vous empêcher de penser à vous enfuir !

HENRI

Peut-être, papa ; mais les Boches ne sont pas des Français ; ils sont capables de tout, tu le sais bien. Alors...

FRANÇOIS

Alors ?

HENRI

Eh bien ! je ne peux pas exposer mes camarades, même pas un seul d'entre eux, à être tué.

FRANÇOIS, *l'enlaçant dans ses bras*

Mon brave petit Henri !...

L. GÉRARD

C'est admirable ! Quel bon cœur !... *(Il regarde l'heure. — A part.)* Bientôt onze heures ! François, le temps passe : n'oublie pas que nous ne sommes pas sauvés.

FRANÇOIS, *laissant son fils et appuyant une main sur son épaule*

Oui, il faudra partir. — Henri !... Ah ! je n'ai même plus la force de parler ! *(Il lève les yeux au ciel.)* Mon Dieu ! aurai-je la force d'aller jusqu'au bout ?

HENRI

Oui, papa, tu seras protégé ; je prierai pour toi tout le long de la route, en retournant vers mes camarades.

FRANÇOIS

Ah ! oui... prier ! C'est ce qui soutient le mieux mon courage, à moi aussi. Allons ! Il va falloir se séparer !

HENRI

Oui, papa, mais pas pour longtemps, j'espère. C'est bientôt la victoire, la délivrance pour nous ; nous nous retrouverons chez nous !

FRANÇOIS

Si je suis encore en vie, mon petit Henri ! Je suis malade... et aurai-je la force de supporter tant d'épreuves ? Je vous croyais en sécurité, en France, ta mère et toi ! C'est ce qui me soutenait. Mais quelle tristesse de penser que ta mère est maltraitée par ces sauvages de Boches... que peut-être ils l'ont tuée !

HENRI

Oh ! ne dis pas ça, papa !... ne dis pas ça ! Tu me fais trop de peine !...

FRANÇOIS

Et toi qu'il faut laisser ici, parce que tu ne veux pas me suivre !...

HENRI

Mais si, papa, je veux... je voudrais m'enfuir avec toi... Je t'aime tant !... Mais... je ne peux pas, je te l'ai déjà dit...

FRANÇOIS

Hélas !

HENRI

Suppose, mon cher papa, que je sois à la place d'un de mes petits camarades et que l'un d'eux soit à la mienne ici, prêt à s'évader, au risque de faire fusiller les autres... de me faire fusiller par son évasion... Ne le condamnerais-tu pas, s'il fuyait ?...

FRANÇOIS, *l'arrêtant*

Oh ! je n'ai pas eu un seul instant la pensée de t'entraîner avec moi, depuis que tu m'as parlé de cette menace pour tes camarades. Je laissais pleurer mon cœur, mon petit Henri, mon cœur de père, de malade usé par les privations, épuisé par la souffrance. Je souffre, mais je te comprends bien. C'est comme tu te révèles aujourd'hui que je t'ai souvent rêvé, avec ton cœur aussi généreux... Oui, retourne vers tes camarades... retourne, puisqu'il le faut... et Dieu te garde, mon enfant !

HENRI

Il me gardera, papa, j'ai confiance... C'est pour les petits Français !

FRANÇOIS

Et pour la France !

L. GÉRARD

Adieu, Henri. Permets-moi... *(Il lui ouvre les bras.)* Va, mon brave ; je raconterai ton histoire. On te donnera la croix...

HENRI

Merci ! C'est si bon de se dévouer pour ses frères qui souffrent.

FRANÇOIS

Embrasse une dernière fois ton papa... Adieu !

HENRI

Adieu, oui, papa... mais cela veut dire : au revoir !

FRANÇOIS

Oui, au revoir, s'il plaît à Dieu ! *(Il s'éloigne avec hésitation.)*

SCÈNE VII

Henri MARQUÉ, *puis* LES SOLDATS ALLEMANDS

HENRI, *les yeux attachés sur lui, essuyant quelques larmes, les suit du regard*

Pauvre papa !... si j'avais pu te suivre ! Mais... ils m'attendent, là-bas, et je fais comme tu aurais fait à mon âge. toi si généreux... si... *(Bruit de voix; bruit de pas à gauche.)* Du bruit ? Qu'est-ce ? *(Il regarde.)* Des soldats !... Une patrouille !... Elle va de leur côté !... Malheur !... Elle va tomber sur eux !... Ils sont perdus !... Il faudrait détourner l'attention des Boches... les arrêter... les empêcher... Comment ? En faisant du bruit... Je vais crier en me sauvant... ils courront après moi. Allons-y vite ! *(Il crie : « Attention !... par ici !... » et se précipite à droite de l'avant-scène. Quand il a disparu, deux soldats boches paraissent, l'arme à la main, courant à sa recherche, avec cris gutturaux.)*

RIDEAU

ACTE III

La scène se passe dans la même salle que la première. Au lever, les petits dorment dans la salle sombre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SOUS-OFFICIER, LES ENFANTS

(On entend un bruit de clef dans la serrure. Le petit Belge se lève à moitié. Un sous-officier boche entre, une liste à la main. Il crie, en frappant du pied : « Debout ! Debout ! » *Il allume sa lampe électrique, pendant qu'ils se réveillent et se lèvent. Il donne un coup de pied à quelques-uns qui ne se lèvent pas assez tôt.)*

Il y a un de trop : Les trois nouveaux arrivés, ici !...

(Ils viennent près de lui ; ils sont de taille inégale, un grand et deux petits... Il leur demande leur nom, feuille en main pour contrôler. — A Ywan : Ton nom ?

YWAN

Ywan Gravaud.

LE SOUS-OFFICIER

Et toi ?

PIERRE, *le plus grand*

Pierre Morice.

LE SOUS-OFFICIER

Et toi ?

JEAN

Jean Morice.

LE SOUS-OFFICIER

Pierre Morice, ici !... Quel âge as-tu ?

PIERRE

Quatorze ans.

LE SOUS-OFFICIER

Bien ; c'est ce qu'il me faut. Tu es assez fort ; je te mettrai dans l'équipe qui embarque les obus.

JEAN

Oh ! monsieur ! ne nous séparez pas !... Laissez-moi aller avec mon frère.

LE SOUS-OFFICIER

Arrière !... C'est ton frère ?

PIERRE

Oui. Laissez...

LE SOUS-OFFICIER

Tais-toi !... Il n'y a pas de frères, ici...

PIERRE

Mais, ça n'empêche pas...

LE SOUS-OFFICIER

Silence ! Qui est le maître, ici ?

PIERRE, *énergique*

Si c'est pour embarquer des obus que vous m'envoyez dans une autre équipe, c'est inutile ! Jamais je ne le ferai !

LE SOUS-OFFICIER

On verra bien !

PIERRE

Non... jamais ! Je suis Français !

LE SOUS-OFFICIER, *ironique*

Tête légère !!

PIERRE

Vous me tuerez plutôt !

LE SOUS-OFFICIER, *avec morgue*

Nous te tuerons !... Nous en avons tué d'autres... Viens ici ! *(Il le place face aux autres, au bout du rang, juste en face du plus grand du groupe, Jacques. — Aux autres :)* Rangez-vous par rang de taille, les plus grands ici. *(Il désigne la place de Jacques.)*

JACQUES, *à part*

Pourvu qu'il ne s'aperçoive pas de l'absence de Henri !

(Pendant que le sous-officier fait se ranger les autres à l'extrémité, Jacques, à Pierre, à mi-voix :)

JACQUES

Je vais lui proposer de me prendre à ta place : tu resteras avec ton frère...

PIERRE

Mais... tu porteras des obus, toi ?

JACQUES

Non ; mais une fois que je serai attaché à l'autre équipe, tu resteras ici avec ton frère ; tu comprends ?

PIERRE

C'est trop de généro...

LE SOUS-OFFICIER, *se précipitant*

Dites donc, vous, taisez-vous ! *(Il pousse brutalement Pierre loin de Jacques.)*

(Il se place devant la file et après un coup d'œil.)

LE SOUS-OFFICIER

Mais... il manque un. *(Il compte bas, avec geste.)* Douze ?... Trois nouveaux ?... Ça fait neuf anciens. Il y en avait dix. Où est le dixième ?

JACQUES, *à part*

Il est perdu !... *(Les autres se regardent sans rien dire.)*

LE SOUS-OFFICIER, *à un petit, d'une voix bourrue*

Où est l'autre ?

JACQUES, *intervenant*

Nous n'en savons rien. On est venu le chercher pendant que nous dormions, sans doute.

LE SOUS-OFFICIER

Le chercher ?... qui ?... Je suis le seul à entrer ici ! *(Avec colère.)* Il s'est évadé ! Kolossal ! Kolossal !... *(Il rit.)* Ah ! ah !... Ça va bien... *(Il marche devant la file. — Se retournant vers eux.)* Comment s'appelle-t-il, cet oiseau sorti de la cage ?

(Ils hésitent à répondre ; personne ne dit mot. Ils se regardent effrayés.)

LE SOUS-OFFICIER

Je vois que vous êtes complices ! *(Il fait le geste lent de consulter sa liste.)*

JACQUES

Mais, pas du tout. D'abord, il n'est pas évadé. Il s'appelle Henri Marqué. Je vous assure que s'il est absent maintenant, ce n'est pas pour s'évader.

LE SOUS-OFFICIER, *brutalement*

Pourquoi, alors ?... Tu dois savoir : tu en parles... Où est-il ?

JACQUES

Vous dire où il est, je ne peux pas ; mais je suis sûr que Henri ne s'est pas évadé. Le gardien pourrait vous renseigner, probablement.

LE SOUS-OFFICIER

Suffit ! Un manque. Si demain porté évadé, tous les autres « caput » ! *(A Pierre.)* Toi, va devant, marche ! *(Il va obéir, quand)*

JACQUES

Si vous permettiez, je prendrais sa place...

LE SOUS-OFFICIER, *à tous*

Couchez-vous !

JACQUES, *debout, désignant Pierre*

Il pourrait rester avec son frère...

LE SOUS-OFFICIER, *ricanant*

Bon réveil pour demain matin !!

JACQUES, *insistant, en montrant ses bras*

Voyez, je suis plus fort que lui, et je ne crains pas les poids lourds.

LE SOUS-OFFICIER, *prêtant cette fois attention*

Ah !... Et tu porterais des obus ?

JACQUES

J'ai de bons muscles.

LE SOUS-OFFICIER, *aussitôt*

Entendu ; je change les noms. *(A Pierre.)* Reste, toi. *(A Jacques.)* Viens ; je te marque « aux obus ».

JACQUES, *à part*

Si j'en porte un seul !... Mes muscles ne craignent pas les coups !

LE SOUS-OFFICIER, *à tous*

Vous, tous complices du camarade évadé, tous « caput », si vous n'aidez pas à le retrouver. *(Il ricane.)* Ah ! ah ! Kolossal ! Kolossal !... *(Il sort avec Jacques.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* LE SOUS-OFFICIER *et* JACQUES

MARCEL

Je lui disais bien qu'il serait découvert un jour ! C'était trop imprudent, ce qu'il faisait là !

YWAN, *avec effroi*

Nous allons être fusillés ?

MARCEL

Non, ne crains rien, car Henri va revenir. Il revient chaque fois. Nous n'avons pas grand'chose à craindre... Quant à lui, il sera pris, fusillé peut-être, le pauvre, surtout si on découvre ce qu'il faisait... Si on nous croit complices, nous serons punis de quelque manière... On verra...

PIERRE, *rieur*

Oh ! quelques coups de plus ou de moins !... J'ai de l'entraînement, moi... je peux en recevoir pour deux !

MARCEL

Attention !... Nous allons être interrogés : il ne faut pas le trahir. Entendons-nous pour les réponses à faire. Disons que nous ne l'avons pas vu partir, ce qui est vrai, qu'il agissait en dehors de nous, ce qui est encore vrai, et rien de plus. Ne cédons pas aux coups. Il s'agit de sauver Henri ; ne le trahissons pas. Peut-être saura-t-il trouver un moyen de se tirer d'affaire ; il est débrouillard. *(On entend un bruit.)*

PIERRE, *avec un geste*

Quelqu'un vient.

MARCEL

Attention ! Laissez-moi faire ; c'est le gardien, je reconnais son pas. Ne dites rien, couchez-vous, j'ai mon idée. *(Tous s'allongent.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, LE GARDIEN

LE GARDIEN, *entrant violemment*

Debout, vauriens ! *(Ils se lèvent.)* Les trois nouveaux, ici. Les anciens, en rang, là... Répondez. *(Il commence l'appel.)*

Marcel Lerore ? — Présent.
Joseph Roy ? — Présent.
Pierre Dunoy ? — Présent.
Henri Marqué ? *(Marcel répond :* Présent *pour lui.)*
André David ? — Présent.

Jean Carès ? — Présent.
Louis Moron. — Présent.
Théodore Rivan ? — Présent.
Honoré Béroy ? — Présent.
Jacques Nadon ?

MARCEL

Il vient de sortir avec le sous-officier.

LE GARDIEN

Ah ! oui, j'ai vu.

(Il compte, sur sa liste seulement : Un, deux..... neuf. — *Il s'exclame :* Kolossal ! Le compte y est !... En voilà une histoire !)

MARCEL, *se rapprochant*

Quelle histoire ?

LE GARDIEN

Le sous-officier vient de me réveiller, furieux. Il criait qu'un de vous être évadé. Il menaçait de poteau !!...

MARCEL

Il vous a dit qu'il en manquait un ? Lequel ?

LE GARDIEN

Oui, un être évadé. Son nom ? Il n'a pas dit. Il était en colère ; il accusait moi très fort... Mais personne ne manquer ! Il s'est trompé. Je cours ; nach bureau !! Couchez... *(Il sort en courant. — Ils restent debout.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* LE GARDIEN

PIERRE, *frappant sur l'épaule de Marcel*

Malin, va !

YWAN

Comment ça s'est fait ?

MARCEL

Comment ? J'ai répondu : « Présent », au nom de Henri, et le Boche n'y a rien vu ; il ne sait pas le nom de l'absent. Ça va au moins retarder les choses : c'est du temps de gagné. Henri peut arriver d'un moment à l'autre et rentrer ici sans qu'ils s'aperçoivent...

SCÈNE V

LES ENFANTS, LE GARDIEN, *puis* H. MARQUÉ

(Bruit de pas.)

LE GARDIEN, *rentrant, hors de lui*

Kolossal ! Le « unteroffizier » prétend qu'il manque un des anciens. Il resterait huit au lieu de neuf... Je vais vous compter (1). Rangez-vous...

(Ils se rangent vaguement.)

(1) Remarquez que la manière d'agir du gardien, invraisemblable par certains côtés, est destinée à montrer la « sottise » du boche inintelligent... (Remarque qui s'adresse aux acteurs).

LE GARDIEN, *à part*

De peur de me tromper, je vais les compter l'un après l'autre.

(Les enfants sont rangés à l'arrière-scène. Il va les pousser un à un vers l'avant-scène, en tournant le dos à la porte, restée ouverte.)

LE GARDIEN, *poussant par les épaules le plus proche*

Toi, là, un... *(Et ainsi de suite.)* Deux, trois...

(Il va, affairé ; les enfants rient et quand il tourne le dos, ils lui font des « pied-de-nez » ou autres gestes. — A un moment, une tête apparaît à la porte entrebâillée : c'est Henri. Le gardien a le dos tourné. Henri entre vivement et se mêle aux autres. Le gardien n'a rien vu et trouve qu'ils sont neuf. Quand il a fini de compter :)

LE GARDIEN

Cinq... six... sept, huit, neuf... Neuf ! Neuf !,,. Sauvé !... Je savais bien que personne n'avait pu s'échapper !... Ça va ! ça va !... Pas de punition ! pas de schlag pour moi !... Je vais avertir l'« interoffizier ». Vous, couchez-vous... C'est bien, je suis content de vous ! *(Il se hâte de sortir. Les uns se couchent, les autres restent debout.)*

SCÈNE VI

LES ENFANTS, *seuls*

HENRI

Dites-moi, que s'est-il passé ?

MARCEL

Sale histoire ! Et de ta faute !... Te voilà pincé, probablement, et nous avec toi.

HENRI

Quoi donc ?... Comment ça ?... Il n'a rien vu, le gardien...

MARCEL

Non, pas lui... mais le sous-officier est venu.

HENRI

Faire l'appel ?

MARCEL

Il ne venait pas pour ça ; il venait seulement chercher l'un de nous pour une autre équipe.

HENRI

Alors ?... Il m'a demandé ?

MARCEL

Laisse-moi dire. Il a pris Jacques avec lui. Mais en nous comptant, il a constaté que nous n'étions pas en nombre, que c'est toi qui manquais.

HENRI

Il vous a interrogés ?

MARCEL

Oui.

HENRI

Et alors, il sait...

MARCEL

Nous n'avons rien dit qui te compromette ; ton nom seulement. Il le savait par sa liste. Il croit que tu t'es évadé...

HENRI

Que faisait le gardien ici, quand je suis entré ?

MARCEL

Il nous comptait. Il est venu une première fois faire l'appel. Le sous-officier lui avait dit qu'un de nous manquait, sans lui donner ton nom. Il était furieux, et le gardien est arrivé ahuri. Il a fait l'appel ; j'ai répondu : « Présent » pour toi. Il ne s'est aperçu de rien. Il a couru au bureau du sous-officier (fallait le voir, c'était amusant) lui dire qu'il ne manquait personne. Le sous-officier a dû l'envoyer promener, ou lui dire de nous compter. C'est ce qu'il faisait quand tu es rentré...

HENRI

Alors, le sous-officier a constaté que je n'y étais pas, et le gardien, au contraire, que j'y étais ?

MARCEL

C'est ça même.

HENRI

Parfait ! Je me tire d'affaire en les mettant l'un contre l'autre. Ça va être épatant ! Vous autres, ne dites rien...

MARCEL

— C'est que le sous-officier est sûr que tu n'y étais pas ; nous étions là pour le constater avec lui... Tout est contre toi...

HENRI

Ne vous tracassez pas. Votre rôle est facile à jouer. Si on fait appel à votre témoignage, dites simplement que je n'y étais pas, quand le sous-officier est venu, et que j'y étais quand le gardien est venu à son tour. Pour le reste, laissez-moi faire.

YWAN

On ne t'a pas vu revenir ?

HENRI

Pas vu ? Peut-être. J'ai dû être aperçu par une sentinelle, à l'entrée du cantonnement ; et puis j'ai fait une mauvaise rencontre ; il a fallu que je me sauve à toutes jambes... *(On entend bruit de pas et de voix.)*

MARCEL

Les voici.

(Entrent le sous-officier et le gardien.)

SCÈNE VII

LES ENFANTS, LE SOUS-OFFICIER, LE GARDIEN

LE SOUS-OFFICIER, *appelant*

Henri Marqué ?

HENRI

Présent !

LE SOUS-OFFICIER

Tu n'étais pas ici, tout à l'heure, quand je suis venu ?

HENRI

Vous croyez ?

LE SOUS-OFFICIER

Je crois ? Je suis sûr. Tu as essayé de t'évader.

HENRI

Ça, non ; jamais je n'essaierai de m'évader ; les petits Français n'exposent pas leurs camarades à la mort pour se sauver.

LE SOUS-OFFICIER

Tais-toi !... Où étais-tu quand je suis venu ? Tu n'étais pas ici, et cinq minutes après, tu y étais. Pourquoi ?

LE GARDIEN

Oui, oui... Il a répondu : « Présent » la première fois, et après, je l'ai compté bien.

LE SOUS-OFFICIER

Réponds.

HENRI

Vous n'allez pas me croire.

LE SOUS-OFFICIER

Parle.

HENRI

Eh bien ! j'ai tout simplement voulu vous jouer un tour.

LE SOUS-OFFICIER, ahuri

Jouer un tour !... Attention à ne pas nous moquer !

HENRI

Je ne me moque pas.

LE SOUS-OFFICIER

Ah ! Explique, alors... Où étais-tu ?

HENRI

Dans un endroit où j'étais sûr que vous ne me verriez pas...

(A ce moment, on frappe à la porte. Une tête de soldat boche apparaît. Il appelle : Unteroffizier Schwartz ?)

LE SOUS-OFFICIER, *au gardien*

Attends... *(Il sort.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* LE SOUS-OFFICIER

LE GARDIEN

Kolossal ! Tour jouer !... Ah ! petit coq !... On te secouera les plumes !

HENRI, *à part*

Tiens ! il a de l'esprit, le vieux ! Ce que c'est que de fréquenter les Français ! *(Au gardien.)* Et après ?

LE GARDIEN

Après ? Après... Nous passerons à toi le goût de tours jouer.

HENRI

Ça vous empêche... *(Le sous-officier rentre vivement.)*

SCÈNE IX

LES ENFANTS, LE GARDIEN, LE SOUS-OFFICIER

LE SOUS-OFFICIER, *à Henri*

Je le tiens ! *(Il le pousse par les épaules vers l'avant-scène.)* Réponds. Tu es sorti d'ici, il y a deux heures ?

HENRI

Deux heures ? Je ne sais pas. Pourquoi deux heures ?

LE SOUS-OFFICIER

Ah ! tu ne veux pas avouer ? Eh bien ! Je vais te dire tout, moi. Oui, tu es sorti d'ici pour t'évader ; tu as été surpris par une patrouille, à trois kilomètres, dans un petit bois. Tu es revenu ; on t'a poursuivi ; la sentinelle t'a vu passer. Tu viens de rentrer ici. *(Au gardien.)* Imbécile, tu ne vois rien !

LE GARDIEN *se met au garde-à-vous. A Henri, d'un ton autoritaire*

Comment es-tu sorti ? Réponds.

HENRI, *hésitant, à part*

Ma foi, je suis bien obligé d'avouer.

LE SOUS-OFFICIER

Hâte-toi.

HENRI, *à part*

Je n'ai rien à perdre... ni à gagner ! *(Haut.)* Eh bien ! oui ; je suis sorti... avec cette clef. *(Il la prend dans sa poche et la présente.)*

LE GARDIEN, *vivement*

La clef que j'ai perdue il y a deux mois ! Petit voleur ! *(Il le secoue.)*

HENRI

Pas voleur ! J'avais l'intention de vous la rendre !

LE GARDIEN, *menançant*

Tu paieras... moi puni !...

LE SOUS-OFFICIER, *au gardien*

Silence ! *(Il prend un carnet et écrit :* « Vol de clef, il y a deux mois. »)

LE GARDIEN

Oui, deux mois. *(Menaçant Henri.)* La schlag !!...

LE SOUS-OFFICIER, *écrivant*

Avec cette clef, a essayé de s'évader.

HENRI

Non, pas ça ! C'est faux !

LE SOUS-OFFICIER

Inutile de nier !

HENRI

Je vous assure. C'est bien mieux que ça : je suis sorti plusieurs autres fois avant celle-ci.

LE SOUS-OFFICIER

Ah !

HENRI

Oui. Je sortais tous les huit jours !

LE SOUS-OFFICIER

Kolossal !... Pour t'évader ?

HENRI

Vous voyez bien que non !

LE SOUS-OFFICIER

Pourquoi, alors ?

HENRI

Je préfère attendre à demain matin pour vous le dire. C'est un peu long à raconter et je vous empêcherai de dormir !!

LE SOUS-OFFICIER, *furieux*

Je veux savoir tout de suite.

HENRI

Et si je refusais de vous dire ?

LE SOUS-OFFICIER

Refuser ?... Refuser ?... La schlag, la cellule, la faim...

HENRI

Je suis prêt à tout supporter. Je ne dirai pas.

LE SOUS-OFFICIER, *menaçant, le frappant*

Tu ne diras pas ?

HENRI

Non, vous ne me croiriez pas.

LE SOUS-OFFICIER

En cellule : demain interrogatoire. *(Il fait signe au gardien de le saisir. — Aux autres.)* Vous savez pourquoi il est sorti ?

HENRI, *intervenant*

Non, ils ne savent pas.

LE SOUS-OFFICIER

Tais-toi. *(Aux autres.)* Vous êtes complices ; vous serez interrogés demain, avec schlag... pour vous faire parler. Vous tous coupables pour avoir favorisé une tentative d'évasion.

HENRI

Non, pas eux, ils ne sont pas coupables. Je suis le seul ici à avoir favorisé des évasions, et je vais vous dire comment, tout de suite... Je n'ai plus à craindre que mon père et son compagnon soient arrêtés ; ils ont dû maintenant franchir la frontière...

LE SOUS-OFFICIER

Quoi ? Des évadés ?... Ton père ?

HENRI

Depuis deux mois, je sortais pour aider aux évasions de prisonniers ; je vous l'avoue, pour vous épargner d'interroger mes camarades... et de les punir ; ils sont innocents...

LE SOUS-OFFICIER

Kolossal !

HENRI

Et cette nuit, c'est mon père que j'ai rencontré ; il est sauvé maintenant. Je suis heureux...

LE SOUS-OFFICIER, *furieux*

Vaurien ! Tais-toi ! *(Il écrit.)* « Est sorti pour faire évader des prisonniers français. » *(Pendant ce temps, le groupe des enfants est en émoi : ils regardent Henri avec sympathie et frayeur.)*

HENRI, *à ses camarades*

Ne vous en faites pas pour moi ! Je suis prêt à tout...

LE SOUS-OFFICIER

Ordre de la Kommandatur... Henri Marqué, condamné à six mois de cellule... *(Au gardien, en désignant les autres.)* Demain, schlag à tous ces vauriens ! Diminuez la ration de pain de moitié...

HENRI

Mais ils n'ont rien fait !... C'est moi seul...

MARCEL

Laisse, Henri, nous sommes contents pour toi...

LE SOUS-OFFICIER, *ahuri*

Kolossal ! ces petits Français !... *(Soudain furieux.)* En cellule, toi ! *(Il donne un coup de pied à Henri.)*

HENRI, *ironique*

Ordre de la Kommandatur !...

LE SOUS-OFFICIER, *au gardien*

Conduis celui-là en cellule. *(Il désigne Henri. — Aux autres.)* Couchez-vous ! *(Ils se disposent à s'étendre, mais restent debout.)*

HENRI, *résistant au gardien, crie à ses camarades*

Courage, les amis ! J'ai une autre bonne nouvelle à vous annoncer. Dans quelques semaines, c'est la victoire. Les Boches sont « caput » !... Un prisonnier me l'a dit...

LE SOUS-OFFICIER

Faux ! faux !... Vaurien ! *(Il le bouscule vers la porte.)*

HENRI

A nous la victoire !... Courage !... Vive la France !

RIDEAU.

REVUE ET APOTHÉOSE

Dans un paysage adapté, défilent prisonniers et déportés, revenant dans leur patrie. Ils chantent des hymnes patriotiques (au choix). A un moment, on reconnaît les « Petits Français » de la pièce, notamment Henri Marqué. Leur groupe s'arrête sur la scène un instant. Un officier paraît avec plusieurs soldats. On reconnaît, on acclame le petit héros et l'officier prend sa croix, qu'il épingle sur la poitrine de « Fidèle », aux acclamations des spectateurs.

N.-B. — Cette mise en scène finale peut d'ailleurs revêtir des formes variables.

Niort. — Imprimerie Saint-Denis.